H. L. Seneviratne, *The Work of Kings. The New Buddhism in Sri Lanka*

Chicago & London, The University of Chicago Press, 1999, XVI + 358 p., index, pl.

Éric Meyer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6680>

DOI : 10.4000/lhomme.6680

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 473-474

ISBN : 2-7132-1386-X

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Éric Meyer, « H. L. Seneviratne, *The Work of Kings. The New Buddhism in Sri Lanka* », *L'Homme* [En ligne], 158-159 | avril-septembre 2001, mis en ligne le 25 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6680> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.6680>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

H. L. Seneviratne, *The Work of Kings. The New Buddhism in Sri Lanka*

Chicago & London, The University of Chicago Press, 1999, XVI + 358 p., index, pl.

Éric Meyer

- 1 DANS le contexte culturel indien en général, et bouddhique en particulier, l'action (politique et sociale) est l'affaire des rois, non des religieux. Cet axiome dumontien est exprimé naturellement et avec force par des villageois à la face d'un moine sri-lankais engagé dans l'action sociale, venu solliciter leur assistance dans la lutte contre une épidémie de malaria, en 1935 : à quoi ce moine moderniste rétorque qu'en l'absence de roi, le moine est prince. Tel est le thème qui donne son titre à ce livre important. À la suite de S.J. Tambiah¹, et en se référant de façon critique à Max Weber, H.L. Seneviratne repose la question du rapport des moines bouddhistes à la société civile et à l'action dans le monde, à partir du cas de Ceylan depuis le XIX^e siècle.
- 2 Il superpose à cette question de fond une préoccupation plus brûlante : comment et dans quelle mesure l'engagement des moines a-t-il contribué à paralyser toutes les tentatives de solution négociée au conflit séparatiste qui ensanglante le pays depuis un quart de siècle ? Cette interrogation était déjà présente dans l'ouvrage de Tambiah qui, en dépit de la prudence de son argumentation, avait été fort mal accueilli à Sri Lanka, l'origine tamoule de l'auteur, professant à Harvard, ayant fourni un argument supplémentaire aux censeurs singhalais. H.L. Seneviratne, de culture singhalaise, enseignant à l'Université de Virginie, ne s'embarrasse d'aucune précaution. Selon son analyse, le Sangha (la communauté des fidèles) s'est impliqué en politique de telle façon qu'il y a perdu toute visée universaliste pour défendre une approche purement communautaire. La « trahison du bouddhisme » que S.J. Tambiah diagnostiquait de l'extérieur, avec un point d'interrogation, Seneviratne la proclame avec d'autant plus de force qu'il la vit dans son identité personnelle, qu'il la perçoit comme une dramatique dérive, comme l'échec d'une illusion : c'est dire qu'on attend avec intérêt les réactions que son livre suscitera à Sri Lanka.

- 3 L'étude de Seneviratne surpasse celle de Tambiah par une utilisation systématique de sources en langue singhalaise et une connaissance plus directe et plus intime du milieu monastique : elle retrace avec précision un certain nombre de carrières de moines représentatifs et analyse avec finesse les processus de sélection et d'éducation des moines ainsi que leurs conséquences psychologiques. Par contre, elle souffre d'être moins bien construite, de manquer d'une bibliographie, de multiplier les redites, tout en supposant connues les données fondamentales du débat. Elle appelle enfin une enquête sociologique systématique, jamais réalisée à ce jour, sur les quelque vingt mille moines srilankais.

- 4 Le bouddhisme conceptualisé par les sociologues wébériens est tiré de la tradition textuelle des orientalistes. Il révoque comme non bouddhistes les manifestations du ritualisme populaire et les pratiques syncrétiques. C'est ce bouddhisme textuel qui sert de charte aux promoteurs fondamentalistes des mouvements de renaissance religieuse au tournant du xx^e siècle, qualifiés de « bouddhistes protestants » par Gananath Obeyesekere. L'Anagarika Dharmapala, activiste laïc singhalais né en 1864 dans une famille bourgeoise, est le personnage central de cette histoire. L'utopie dharmapalite, telle que l'analyse l'auteur, vise à régénérer en même temps la pratique religieuse et la nation humiliée par la domination coloniale, selon une logique analogue à celle qui anime, au même moment en Inde, l'Arya Samaj, mais avec cette particularité qu'il existe à Ceylan une organisation ecclésiale qui peut servir au projet, des religieux qu'on peut engager à son service, et une classe urbaine occidentalisée en plein essor qu'on veut détourner de la conversion au christianisme en donnant une teinture bouddhique à ses valeurs bourgeoises.

- 5 Dharmapala, en voulant transformer la communauté des moines en un clergé missionnaire, construit un modèle à l'opposé du renoncement de la tradition theravada : le parfait moine devient un philanthrope altruiste, un entrepreneur de bonnes œuvres, celui qui va aider son prochain à améliorer son karma, et non un chercheur de vérité préoccupé de son salut personnel. En même temps, Dharmapala ignore le paradoxe souligné par son contemporain Max Weber, qui analyse la tendance des ordres ascétiques à accumuler richesse et pouvoir. Ses disciples, à partir du début du xx^e siècle, mettent d'abord l'accent sur l'action sociale, la régénération morale et la reconstruction rurale : Vidyodaya, l'un des deux séminaires bouddhistes fondés à Colombo pour former des moines ouverts au monde moderne, sert de point de ralliement à ce courant modéré qui évolue finalement dans un sens conservateur.

- 6 Mais à partir des années 1940, la logique de l'action sociale conduit un nouveau groupe de moines urbains, qui prennent le contrôle du séminaire concurrent de Vidyalankara, à prôner l'engagement politique. Seneviratne force peut-être le trait en établissant entre ces deux courants une distinction tranchée qui lui permet de dénoncer les seconds pour sauver les premiers. Sous l'impulsion de Walpola Rahula, moine cosmopolite qui a poursuivi ses études en France, les seconds affirment que leur position est dans la droite ligne de l'héritage du passé : d'abord marqués à gauche et mettant l'accent sur le caractère égalitaire et libérateur de la doctrine du Bouddha, ils vont, à partir des années 1950, défendre des thèses communautaires et se faire les plus ardents défenseurs de la « bouddhisisation » de l'État, qui devient officielle dans le cadre de la Constitution de 1972, après que les séminaires de Vidyalankara et Vidyodaya aient été transformés en universités et ouvertes à un public laïc mixte.

- 7 L'analyse de l'auteur est convaincante lorsqu'il montre que cette dérive va permettre de couvrir des agissements totalement étrangers à la doctrine bouddhique : beaucoup de moines se mettent au service des hommes politiques qui les encensent. Certains se lancent dans les affaires, vendent leurs services, s'enrichissent et deviennent puissants grâce à l'appui de bienfaiteurs étrangers, tels se font nommer présidents du Rotary Club ou du syndicat des personnels hospitaliers, d'autres enfin composent des chants guerriers à la gloire de l'armée sri-lankaise dans sa lutte contre les séparatistes tamouls. Or, rares sont les voix qui s'élèvent pour dénoncer de l'intérieur ces agissements et prôner une nouvelle réforme du Sangha, que Seneviratne appelle de ses vœux : à ses yeux, c'est la survie même du bouddhisme à Sri Lanka qui est menacée par un aveuglement suicidaire.
-

NOTES

1. S. J. Tambiah, *Buddhism Betrayed ? Religion, Politics and Violence in Sri Lanka*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992. [Voir le compte rendu de cet ouvrage par Bernard Formoso dans *L'Homme*, 1994, 131 : 198-201. *Ndlr.*]

AUTEUR

ÉRIC MEYER

INALCO-EHESS, Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud, Paris.